

mes à dire que la Bête était, pour eux, un monstre inconnu.

L'animal tué le 21 septembre 1765, au bois de l'Abbaye des Chazes, par le porte-arquebuse de S. M. Louis XV, Antoine de Beauterne, était bien un loup géant, pesant cent trente livres. Mais on sait que la Bête, la vraie, reparut deux mois plus tard et ne périt que le 19 juin 1767, sous les balles bénites de Jean Chastel, à la Sogne d'Auvert, où, depuis lors, disent les bonnes gens, l'herbe reste rougeâtre, et ne vient pas plus haute une saison que l'autre. Et chacun vit que ce n'était pas un loup.

Malheureusement, le corps de la Bête, expédié à Versailles, tomba en tel état de putréfaction qu'on dut l'enterrer en cours de route. Et nul ne saura jamais ce qu'était la Bête du Gévaudan.

D'après les descriptions naïves des témoins oculaires, j'incline à croire que ce devait être une lionne échappée de quelque petite ménagerie ambulante. Ses attitudes félines et sa manière d'attaquer viennent à l'appui de cette thèse qui pourrait compléter la belle étude de M. Lenôtre.

Précisément, pendant l'hiver de 1835, un nouveau monstre apparut dans le Gévaudan. Mais, cette fois, point d'erreur possible : c'était bien un loup géant du genre de celui fusillé jadis par Antoine de Beauterne. Le fauve avait attaqué plusieurs personnes et prélevait sur les troupeaux une dîme permanente. On ne s'aventurait sur les routes qu'avec précautions, et les jeunes bergers, pour garder leurs moutons, se rassemblaient par groupes apeurés.

Sauf Jean Pezon. Ayant eu deux de ses agneaux préférés enlevés par le carnassier, notre éphèbe aventureux avait juré de les venger.

Le serment pouvait paraître audacieux. Comment un adolescent de seize ans pouvait-il espérer réussir, là où avaient échoué les meilleurs chasseurs du pays ? Mais les âmes bien trempées aiment les tâches difficiles.

Depuis six ans qu'il parcourait le pays en tous sens, le jeune berger connaissait par coeur tous les chemins de la lande, tous les sentiers de la montagne, tous les layons des bois. Il étudia, pendant plusieurs semaines, très attentivement, les passées de la bête fauve. Et il acquit la conviction que le loup géant, en dehors de cinq ou six itinéraires toujours semblables, ne faisait point de grands parcours, se cantonnant dans un territoire assez restreint.

Aidé de quelques autres pâtres, Jean Pezon, ayant repéré exactement les rentrées du loup, creusa sur les routes suivies par l'animal et non loin de la lisière de la forêt, plusieurs fosses dissimulées par des branchages et de la mousse. Cela fait, il mena son troupeau, alternativement chaque soir, auprès de l'une des rentrées. Il passait la nuit dans un arbre, dormant peu, épiant, deux heures sur trois, la venue de l'assassin furtif.

On eût dit que la bête se méfiait. Pendant plusieurs semaines, elle négligea le troupeau ainsi offert à la convoitise. Enfin, par une claire nuit de juin, Jean Pezon entendit un léger bruit qui le tira de son assoupissement. Il ouvrit les yeux pour voir ses moutons fuir en désordre, tous, sauf un, qu'une grande forme noire entraînait dans le bois malgré ses bêlements désespérés.

Sautant à bas de son arbre, il passa le reste de la nuit à rassembler son troupeau éparpillé. Le jour venu, il avertit les bergers d'alentour, et leur petite troupe se dirigea vers la fosse.

Du plus loin qu'ils en virent l'emplacement, ils comprirent que la victoire était à eux. Les branchages s'étaient effondrés sous le poids du loup chargé de sa proie : en approchant du trou, ils virent briller dans l'ombre les yeux du fauve et, après avoir déblayé l'orifice, aperçurent l'énorme animal tapi dans un coin de la fosse, à côté du cadavre intact du mouton.

Quel sort allaient-ils réserver à leur ennemi vaincu ? La plupart voulaient le tuer à coups de pierres. Jean Pezon s'y opposa formellement.

— C'est moi qui l'ai pris, dit-il. Il m'appartient ; je veux l'avoir vivant.

Du coup, les plus poltrons de ses camarades s'esquivèrent. D'autres lui promirent assistance, se munirent de cordes et essayèrent de jeter un noeud coulant au cou du fauve. Mais celui-ci se tenait sur ses gardes et repoussait le lasso avec ses pattes, déchirant les cordes à belles dents.

Jean Pezon s'impatiait. Il avait entendu conter par son père que les paysans russes et polonais, quand ils ont capturé un loup, n'hésitent point à entrer dans le piège, car l'animal est si terrifié, qu'il n'ose rien tenter contre l'homme. Il décida de descendre dans la fosse, malgré les supplications des autres pâtres, épouvantés d'une telle audace.

Tenant dans la main droite une solide matraque et, dans la gauche, un noeud coulant, il se laissa glisser dans l'oubliette. A sa vue, le loup retroussa ses babines sur ses crocs, mais ne bougea point. Jean Pezon tendit son bâton vers l'animal, et, profitant du mouvement que fit celui-ci pour mordre, lui jeta adroitement le lasso autour du cou et serra vivement le noeud. Aussitôt, ses camarades le hissèrent hors de la fosse, d'où ils tirèrent le loup à demi-étranglé. Profitant de la suffocation de l'animal, ils lui lièrent les mâchoires, et, après lui avoir administré une maîtresse correction, aux fins de lui faire connaître son maître, Jean Pezon chargea sur ses épaules le loup ficelé comme un saucisson.

On devine l'accueil enthousiaste que reçut le jeune berger dans le plus proche village. Là, il fit fabriquer par un borrelier un solide collier de cuir auquel il adapta une chaîne, et remplaça le lien qui comprimait les mâchoires du fauve par une muselière qui lui permettait de boire et de manger de petits morceaux de viande.